Document généré le 25 avr. 2024 15:59

XYZ. La revue de la nouvelle

Les nouvelles mères

Véronique Aubut

Numéro 62, été 2000

Hommage à Sylvaine Tremblay

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4194ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Aubut, V. (2000). Les nouvelles mères. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (62), 17–19.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les nouvelles mères

Véronique Aubut

Les nouvelles mères font leurs premiers pas dans le corridor. Leurs pantoufles sont neuves elles aussi. Un peu de marabout sur les mules en poult-de-soie pâle, une boucle de ruban satiné sur les empeignes de velours, un galon de soie côtelé sur les ourlets de brocart, le poil de mouton replié autour des chevilles gonflées, elles marchent toutes, doucement, pour ne pas réveiller la douleur qui vient juste de s'endormir d'un sommeil léger. Elles font de petits pas, elles jouent à la marelle sur les tuiles de linoléum, sans sauter, elles ramassent le mouchoir tombé d'une manche de pyjama, ou le tube d'onguent sorti d'une poche de robe de chambre. En se pliant, elles laissent aussi échapper des filets de voix, des sons qui seraient peut-être sortis après la naissance du bébé, si l'on avait pressé leur poitrine autant que leur abdomen. Elles vont si lentement qu'on pourrait penser qu'elles ne vont nulle part, ou qu'elles oublieront en marchant pourquoi elles se sont levées. Elles n'oublient pas, puisqu'elles n'ont pas sollicité leur mémoire engourdie, puisqu'elles observent le rituel qui a cours au troisième étage, et qu'on leur donne le loisir de le faire au ralenti. Continuellement dépassées par les infirmières, elles gardent leur allure de promeneuses, et apprennent malgré elles à compter leurs pas. L'une après l'autre, elles se rendent jusqu'au bout du corridor, pour contempler la basse-ville et les montagnes par les fenêtres du solarium. Elles regardent ce qui se passe dehors, considèrent ce paysage vitré dans lequel les choses et les gens tournent, avancent, traînent leurs ombres ou les projettent loin devant eux, comme des cadrans solaires devenus libres et qui célèbrent partout n'importe quelle heure de la journée. Le temps est gardé sous verre pendant les jours et les nuits où les mères

vivent à l'hôpital ; elles n'y touchent que du bout des doigts, quand on ouvre une fenêtre de leur chambre, ou quand elles caressent les manteaux des visiteurs. Là, au bout du passage, l'air est plus chaud que celui d'un incubateur ; les femmes y dormiraient debout, comme des fleurs de serre, mais les pas pressés des infirmières les réaniment, les rappellent à l'ordre. Elles reprennent leur voie dans le corridor, et marchent, consciencieusement, s'appliquant à réconcilier leur légèreté subite avec leur trop large bassin, employant toute leur délicatesse à ne pas gêner la cicatrisation qui s'opère, maintenant que l'enfant est passé. Elles échangent peu de mots, autant parce qu'elles sont des inconnues les unes pour les autres que parce qu'elles se comprennent ici sans avoir besoin d'engager plus que des sourires de passage. Elles se sont toutes levées, car, le matin étant venu, elles devaient prendre un bain de siège, étendre l'onguent sur leur peau recousue, et aller jusqu'à la cabine téléphonique pour pleurer secrètement avec leur mère. Elles se promènent pour réapprendre à marcher toutes seules, le ventre vide, pour que le sang circule, sans effusion ni caillot, et qu'il retende ses canaux dilatés. Et elles se dirigent comme elles le peuvent, à pas de velours, de mouton, de brocart et de marabout, frôlant le mur pour déjouer la fatigue et l'étourdissement, vers l'autre bout du corridor, vers cet autre paysage vitré où dorment, dans des cocons pâlots, les bébés trop mûrs pour leurs entrailles.

L'eau coule dans le lavabo, sous le miroir où tu me regardes, et c'est mieux ainsi. Tu fais ta toilette du matin derrière le rideau, aussi empêtrée dans tes vêtements de laine qu'une novice qui apprendrait à se laver comme, paraît-il, les religieuses doivent le faire, sans enlever leur robe de nuit. Ce que je vois dans tes yeux me remplit de langueur, mais je suis là pour mouiller mon visage, mon cou et mes épaules avec de l'eau fraîche, et non pas avec celle qui brûle ton regard et n'attend qu'un éclair de compassion de ma part pour descendre le long de mes joues et me brûler aussi. Tu tournes la tête vers le rideau en poussant un demi-soupir, et je m'empresse de le fermer complètement ; il n'y a plus de jour entre le mur et lui, nous sommes seules. Tu découvres le

haut de ta poitrine et je vois jusqu'où le lait a monté, quel espace il a envahi, quelle part de toi il occupe avec la force d'une sève volcanique. Tu sens, douloureusement, combien il cherche le bébé, tu sais, parce qu'il t'oppresse, te repousse comme s'il voulait prendre même la place de ton cœur, combien c'est lui désormais qui attend son enfant. Tu refermes le col de ta robe de chambre sur la gorge bosselée que j'ai rafraîchie, je remets, sans te regarder, ton savon dans ma trousse, et nous retournons nous coucher dans notre lit. Sur le rebord des fenêtres, les pots de chrysanthèmes, les boîtes de chocolat, les bocaux de bonbons, les petits vêtements neufs qui brillent sous leur plastique, reposent, telles des natures mortes aux cadeaux. En attendant, tu ne dors pas, tu somnoles, tu prends les instants qu'on a glissés entre les repas et la toilette pour te reposer, pour fermer les yeux. Quelques nouveau-nés savent déjà crier ou gémir, mais tu ne reconnais pas le tien dans cette marée de pleurs qui monte, qui s'avance, qui envahit le corridor, puis la chambre commune, et dépose sur ton lit vert une épave emmaillotée, un animal encore sous le coup de la surprise, qui geint tout bas et qui ne sait pas encore où l'a conduit son instinct. Tu le prends, tu laisses naître à leur tour le réflexe et la soif, et tu accueilles la vaillance de ton petit, sa volonté de puiser sa nourriture à même ton corps, comme une déclaration d'amour. Il y a de la nacre sur ton ventre, des déchirures qui luisent et ne versent que leur lustre, que les bleus de l'iris, les rouges étant confinés à l'intérieur, dans la paille du nid désolé, dans l'utérus au cœur gros. Ton bébé est de l'autre côté, il a traversé sa mère ; et les larmes, tirées autant que le lait, oublient ce qu'elles étaient venues exprimer.